

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Liv. 33. — 10/22 Janvier 1855.

Esquisses de la littérature Grecque moderne.

(Voir les Livraisons 9 et 11 et 25 du Spectateur).

—0000—

LA société grecque, civilisée et polie, et conservant les traditions de sa belle littérature, fut menacée d'une destruction complète par l'avalanche musulmane qui l'avait ensevelie, mais elle n'y perdit ni son caractère distinctif, ni sa supériorité intellectuelle. Nous avons vu qu'à peine les Grecs se furent-ils reconnus dans leur nouvelle et triste condition, qu'ils forcèrent leurs oppresseurs mêmes à rendre hommage à leur capacité, et que leur ardeur pour l'instruction éclata dans toute sa force. Nous avons dit comment, tirant parti autant de leur nouvelle position auprès des Turcs, que de la brutale

ignorance de ceux-ci, et de leur indifférence pour tout ce qui concernait l'éducation, tous, les particuliers aussi bien que les communes, les primats comme les membres du haut clergé, s'appliquaient à l'envie à multiplier les écoles et à y perfectionner les études, comme s'ils sentaient que c'est de là que viendrait le salut; nous avons enfin nommé quelquesuns des hommes éminents qui, depuis le quinzième jusqu'au dix-huitième siècle, soit par leur enseignement, soit par leurs écrits, entretenaient la flamme sacrée, et se la transmettaient de génération en génération. Il n'y avait plus d'études aussi fortes, aussi substantielles auxquelles ils ne se livrassent, et dont ils ne nourrissent la jeunesse qui paraissait se sentir une vocation plus élevée que celle de végéter en traînant ses fers. Aux noms des Theotokis et des Bulgaris qui erminent, si glorieusement pour la littérature grecque, le dix-huitième siècle, nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres, qui figurent avec distinction dans toutes les branches des connaissances humaines.

De 240 ouvrages qui, d'après quelques notions recueillies, ont été publiés dans le 18^e siècle en grec moderne, 170 sont des livres nécessaires au service de l'église, ou traitant de sujets religieux; nous en avons compté sept, qui s'occupent de philosophie; onze, dont les deux traduits, consacrés à l'histoire, et 6, dont 3 traduits, aux Mathématiques; seize ouvrages appartiennent à la catégorie des belles-lettres, et sont pour la plupart des traductions des meilleurs ouvrages étrangers, tels que le Télémaque de Fénelon, le Bélisaire de Marmontel, la Pluralité des Mondes de Fontenelle, l'Anacharsis de Barthélémy, et des pièces de théâtre de Métastase et de Goldoni.

C'est à peine si l'on peut, dans cette époque, honorer du nom de poésie, le Miroir des Femmes, de *C. Dapontés* de Scopélo, qui est un recueil d'anecdotes sur le mérite des femmes, froid et privé de verve.

Nous devons plus d'éloges à la « Bosphoromachie » de *Jean Tyanités* de Constantinople, gracieuse et poétique description des deux rives du Bosphore, qui se disputent sur leurs beautés, et où l'Europe finit par dire à sa rivale : « Quand même tu serais la plus belle, c'est à moi qu'en serait l'avantage, car c'est moi qui te contemple. »

Mais c'est surtout le 19^e siècle qui ouvre une nouvelle ère à la littérature grecque. Comme si l'instinct national avait révélé aux Grecs que l'heure était proche, qu'une grande lutte était imminente, et qu'on ne pouvait s'y préparer assez tôt, tout le monde se met à l'œuvre avec une activité fiévreuse. Les marins, les négociants, enrichis par l'extension qu'ils ont su donner au commerce grec, portent le produit de leurs travaux sur l'autel de la patrie, pour multiplier et soutenir des écoles, et pour publier des ouvrages utiles. Les noms des Zosimas, des Varvaki, et de plusieurs autres, qui ont consacré des millions à cette œuvre civilisatrice, sont comptés par les Grecs parmi ceux de leurs plus grands bienfaiteurs. Les rangs des auteurs se pressent; les livres, soit originaux soit traduits, qui sont publiés dans les vingt premières années de ce siècle, sont comptés par milliers; il est impossible de les énumérer; nous ne pouvons que grouper ces productions intellectuelles, et que nous arrêter sur ce que nous rencontrons parmi elles de plus saillant et de plus caractéristique. Le génie grec, comme un fleuve long-temps refoulé vers sa source, semble avoir brisé la digue qui le rete-

naît, et se précipiter avec violence dans son lit desséché.

Cet élan donné, n'a fait qu'augmenter depuis, et plusieurs des auteurs qui s'étaient distingués avant la révolution grecque, ont continué à écrire avec une activité croissante depuis qu'elle a éclaté. Cependant ces deux époques de littérature renaissante de la Grèce diffèrent essentiellement entre elles, comme la position sociale du pays avant son émancipation diffère de celle d'aujourd'hui, comme les efforts diffèrent du succès. Dans les premiers siècles de leur esclavage, la question vitale pour les Grecs était celle de la conservation de leur nationalité; c'est d'elle que le sentiment public était surtout préoccupé, et c'est elle qui se reflétait dans toutes les manifestations de ce sentiment, parmi les quelles la littérature est la plus éclatante. Aussi entouraient-ils de tous leurs respects, de toute leur sollicitude, le culte et la langue, ces deux piliers de la nationalité menacée, ce double héritage du passé, qui avait surnagé à leur grand déluge; et c'est le culte et la langue qui offraient le principal aliment à leur littérature. Mais depuis le commencement du 19^e siècle, l'horizon s'est élargi pour les Grecs. Le souvenir n'est plus leur seule consolation, le passé leur seul domaine; ils tournent déjà les yeux vers l'avenir, et leur cœur s'ouvre à l'espérance; ils ne sont plus seulement les descendants de glorieux ancêtres, ils sont en même temps les membres actifs d'une nation qui se sent revivre, et qui réunit ses forces pour secouer la pierre de son sépulcre. Aussi cessent-ils de s'attacher à la contemplation stérile d'une gloire éteinte et qui ne pourrait revenir, et s'ils étudient avec ardeur les exemples des anciens, c'est dans l'espérance qu'ils auront bientôt occasion de les

appliquer. Dans les écoles et dans les ouvrages des grammairiens on analysait les textes des auteurs de l'antiquité, comme on dissèque un corps mort; ce qu'on y recherchait, c'était le mot et la particule, la construction des phrases et le tissu des périodes. En même temps l'église prêchait la fermeté dans la foi combattue, et la résignation contre la violence exercée. Depuis ce temps la grammaire et la chaire ont perdu le monopole de la littérature; on explique à la jeunesse grecque les chefs-d'œuvre des anciens, non plus pour l'initier seulement au mécanisme de la langue et pour lui apprendre la lettre morte, mais aussi pour lui en faire sentir les beautés immortelles, auxquelles son âme commence à s'ouvrir, et pour lui enseigner les préceptes sublimes de dévouement et d'amour de la patrie, contenus dans les ouvrages de ces grands maîtres de l'humanité. C'est ainsi que la Grèce épure et forme sa langue, dont elle se servira comme d'un puissant instrument pour sa résurrection morale, qu'elle s'instruit aux vertus tant privées que publiques qu'elle aura bientôt besoin de pratiquer, et que cette jeunesse ardente, à côté du courage passif du martyr que lui recommande l'église, apprend à estimer la bravoure des héros, dont elle trouve les grands exemples chez ses ancêtres. En même temps, les sciences positives, ces germes fertiles de tous les progrès matériels, et la philosophie, la source vivifiante de toutes les connaissances humaines, étaient cultivées dans les écoles, et enrichissaient la littérature de traductions et d'imitations nombreuses. La Grèce, appelée à s'asseoir au banquet de la civilisation, y prend immédiatement sa place, sans efforts et sans un long apprentissage, comme si, réveillée après un long sommeil, elle

s'était retrouvée au même échelon social qu'elle occupait lorsqu'elle fut enveloppée par les ténèbres de la nuit. Mais partageant le caractère de l'époque, littérature, sciences et philosophie n'ont encore qu'une tendance toute théorique et préparatoire, sans aucune application à la vie sociale, car la vie sociale s'annonçait déjà, mais n'avait pas commencé d'exister pour les Grecs.

Le temps pressait, le domaine de l'instruction s'élargissait; on devait apprendre beaucoup et apprendre vite. Cléobule de Lesbos introduisit en Grèce la méthode Lancastrienne, qui rendait accessible aux masses l'instruction primaire, et en abrégeait le cours. On s'appliqua en même temps à simplifier les livres d'enseignement; on réformait les grammaires volumineuses qui absorbaient autrefois les plus belles années de l'étudiant, sur celles de Buttmann, de Thiersch et d'autres; Patoussa d'Athènes, Papa Euthymios de Thessalie, Cométa d'Épire, le moine Théoclite Pharmacidés, publiaient des Encyclopédies, qui dispensaient les élèves de l'obligation d'acheter les auteurs entiers, ou, en sacrifiant tout leur temps, à défaut d'argent, de les copier. D'autres s'occupaient de la composition de dictionnaires méthodiques. Le plus grand ouvrage de ce genre fut un *Trésor de la langue hellénique*, rédigé sous la présidence du prince D. Mourouzy, par une société d'érudits à Constantinople, parmi lesquels il est juste de distinguer le médecin Vlastos, Charles Guika et le professeur Logadés. Par ce travail, où l'on indique les divers sens de chaque mot, dans leurs variations chronologiques, avec de nombreux exemples à l'appui, les savants de Constantinople ont été les premiers à tracer le plan qui fut plus tard réalisé par les grands philologues

de nos jours, Hasæ et Dindorf: ils ont voulu compléter le *Thesaurus* de Henri Etienne, et l'arranger par ordre alphabétique. Les quatre premières lettres de ce dictionnaire parurent sous le titre d'*Arche* (κλειώτης), à l'imprimerie de la grande école du Phanar, et le manuscrit complet se trouve déposé dans la bibliothèque patriarcale à Constantinople. Un autre dictionnaire en trois gros volumes in 4°, a été publié par le moine Anthime Gazi sur la base de celui de Riemer.

Mais celui qui dans la littérature savante représente et résume pour ainsi dire cette époque, est sans contredit Adamantios Coraïs de Chios. Dans leur impatience de répandre les connaissances utiles, et de populariser les sciences, des hommes, qui n'avaient les yeux tournés que vers l'avenir, s'attachèrent à l'idiome vulgaire tel qu'il était parlé par la classe la moins éclairée du peuple, et croyaient que c'était par son organe qu'ils pouvaient le plus facilement et le plus rapidement multiplier les idées. Quelques uns écrivirent dans ce dialecte, non seulement des poésies légères qui comportent le langage naturel du peuple et le style familier, mais aussi des ouvrages plus sérieux, ou bien, comme Cantarzi, Daniel Philippides et Christopoulos, ils voulurent en ériger l'usage en système, et en composèrent des grammaires, qui, il faut l'avouer, ne sont que des ébauches superficielles. D'autres au contraire, n'ayant de sens que pour le passé, représentants des traditions, vieillis dans la seule étude de la langue ancienne, et dans la pratique des anciennes méthodes d'enseignement, croyaient indigne d'un Grec instruit de faire usage d'une autre langue que de celle de Xénophon et de Thucydide. Aux premiers rangs de ce parti

figuraient Codricas d'Athènes, qui publia un volumineux traité sur cette matière, et l'infatigable Néophyte Doucas, qui écrivait le grec littéral avec une rare élégance, et qui fit à ses frais une édition des classiques, accompagnés de traductions et de notes, qu'il distribuait gratuitement aux écoles et à la jeunesse studieuse. Ces deux partis opposés, les hellénistes et les vulgaristes, se livraient les combats les plus acharnés, lorsque Corai est venu rétablir la paix. Ayant fait ses premières études au gymnase de Smyrne, il reçut son diplôme de docteur en médecine à l'université de Montpellier. Ses traductions en français, de Strabon et de quelques traités de Théophraste et d'Hippocrate, ses éditions de plusieurs auteurs anciens, avec des corrections et des notes qui le placent au premier rang des critiques de ce siècle, ont fait à Corai une réputation européenne très-justement méritée. L'influence immense qu'il exerça sur l'épuration de la langue de son pays, par de savantes observations contenues surtout dans les six volumes de ses *mélanges littéraires* (*Ἀτακτα*), et ses efforts pour inculquer à la Grèce par ses *prolégomènes* aux auteurs anciens, les idées sociales de la France, où il s'était établi pour ainsi dire, en télégraphe intellectuel, afin de signaler à sa patrie tous les progrès de l'humanité, le classent parmi les principaux réformateurs de la Grèce.

Il y a quelques dizaines d'années, beaucoup de gens en Europe, beaucoup d'hellénistes mêmes, croyaient le grec moderne un idiome corrompu et barbare, rappelant beaucoup moins son illustre origine que les débris du Parthénon ne rappellent le chef-d'œuvre d'Ictynus, un informe assemblage de locutions et de mots italiens, tures et slaves,

brodé sur un patois ignoble, qui aurait fait dresser les cheveux sur la tête de Xénophon. Aujourd'hui qu'on s'est livré à une étude plus attentive de cet idiôme, on est arrivé à reconnaître que c'est du véritable grec, quoique altéré par l'influence du temps, et distant de la langue des Septante, autant que cette langue l'est de celle de Xénophon, moins que celle de Xénophon ne l'est de celle d'Homère. La langue parlée par le commun du peuple, est un composé de débris de tous les dialectes locaux et vulgaires de l'antiquité, dont quelques uns nous sont restés inconnus, d'autres, comme le dialecte béotique, ne nous ont été révélés que par de rares monuments, fortuitement conservés, et qui, de même que les populations qui s'en servaient, broyés et mélangés par les invasions et les conquêtes successives que la Grèce a subies, formèrent, depuis que le développement individuel des cités eût cessé, une langue commune pour tout le peuple asservi; tandis que l'ancienne *langue commune*, celle des auteurs et de l'élite de la nation, ayant perdu beaucoup de sa richesse, s'astreignit au petit cercle des hommes qui formaient encore l'aristocratie intellectuelle. Le peuple ignorant et inculte, admettait sans doute dans son langage des expressions et des mots empruntés eux étrangers avec lesquels il était en contact, sans se trop soucier si sa langue n'en possédait pas les équivalents. En même temps des traducteurs inhabiles trouvaient plus commode d'adopter aveuglement les tournures des textes étrangers qu'ils avaient sous les yeux, que de chercher celles qu'exigeait l'esprit de leur propre idiôme. Corai, qui voyait dans la langue moderne la fille pure et naïve du grec ancien, sans toutefois se mépren-

dre sur les dangers auxquels l'exposait la condition malheureuse du peuple grec, s'est appliqué pour écarter le mal, à le signaler, et à en indiquer le remède; dans ses mélanges littéraires, il recherche tous les mots et toutes les tournures de source pure, qui se sont conservés, non seulement dans les auteurs, mais encore dans la bouche du peuple de plusieurs parties de la Grèce, et peut remplacer les xénologismes plus ou moins adoptés par l'usage; il prouve en même temps l'origine classique d'une foule d'expressions et de mots prétendus vulgaires, et apprend aux prévenus à ne pas avoir scrupule de les employer. C'est ainsi que, sans prétendre faire reflourir le tronc que les siècles ont dépouillé, il donne tous ses soins au rejeton vivace qui en a poussé, et qui, convenablement cultivé, peut bien encore se couvrir de fleurs, si non les mêmes, au moins semblables à celles du bel arbre qui l'a nourri.

Ce système de Coraï a prévalu. On n'écrivit plus ni la langue vieillie des auteurs anciens, ni l'idiôme grossier et inculte de la populace. On s'attacha au grec moderne, tel qu'il était parlé par la société la plus éclairée, et l'on portait le plus grand soin à l'usage des formes grammaticales et au choix des expressions. Une fois dans cette voie, la langue marcha vite; elle se débarrassait tous les jours d'elle-même et comme par enchantement de la crôte dont l'avaient couverte et défigurée des siècles de barbarie, et elle est arrivée tout naturellement et sans violence à un idiôme épuré, malléable et flexible, susceptible d'un grand développement, et pouvant s'enrichir à l'infini aux trésors de la langue ancienne, à un idiôme enfin purement grec, que Xénophon n'écrivait pas, mais qu'il comprendrait aisément, et qu'il ne condamnerait probablement pas.

Parmi les philologues et les auteurs de livres didactiques de cette époque, il est juste de nommer encore Zénobius *Pope*, qui a écrit une excellente *Métrique*, *N. Darvaris*, auteur d'une foule de livres utiles à l'instruction scolaire, *A. Gazes* l'auteur du dictionnaire, qui a écrit aussi la *Bibliothèque grecque*, ou un recueil de matériaux pour servir à une histoire de la littérature grecque; *Athanase de Stagire*, grammairien distingué; *Vardalachos*, qui a rédigé sur une méthode nouvelle une encyclopédie de toutes les sciences du domaine de l'instruction secondaire; le prêtre *N. Vambas*, auteur d'une rhétorique très-estimée, *C. OEconomos*, appartenant également au clergé, homme d'une vaste érudition, prédicateur très-distingué, qui a aussi composé une rhétorique et un précis de la littérature ancienne en deux volumes.

Des ouvrages qui traitent de sujets philosophiques, ceux qui paraissent mériter d'être mentionnés de préférence, sont: « Le bonheur parfait, » d'après les principes de Kant, par *Athanas Psalidas*; une « introduction à la connaissance des hommes, » par *Darvaris*; un « Traité de Logique et de Morale » par *Chrysovéloni*; Un « essai sur les Vertus » par *Capharéus*; et parmi une foule de traductions, « l'histoire de Philosophie de Tenneman » par *Coumas*, la « logique de Condillac » par *D. Philippides*, la « Philosophie de Soabius » par le moine *Gr. Constantas*.

Les sciences ont également leurs représentants dans cette période. Comme *Théotoki*, dont nous avons déjà eu occasion de parler, *Coumas* et *Gobdélas* ont aussi écrit des « cours de Mathématiques » élémentaires et transcendantes, qui

ont depuis fait place à des ouvrages plus méthodiques. *Benjamin de Lesbos*, qui avait commencé par être marmiton chez un riche de Constantinople, devint par son infatigable persévérance, un mathématicien distingué, et laissa des ouvrages estimés sur les sciences qu'il cultivait. *N. Darvaris* écrivit une physique populaire qui fut pendant long-temps d'une grande ressource pour l'éducation de la jeunesse. *Rhigas de Pheræ*, le premier apôtre de la révolution grecque, écrivit de même une physique populaire, et publia une carte de la Grèce ancienne et moderne, sur une très-grande échelle. Un « abrégé de physique » est dû à *Coumas*, directeur du gymnase de Smyrne, qui publia aussi un « abrégé des Sciences ; » un autre traité de physique fut écrit par *Sergius Macréas* ; un livre plus étendu sur le même sujet par *P. Codricas*, et un ouvrage beaucoup plus complet, et résumant les derniers progrès de la science, par *Vardalachos*. *Etienne Duncas* est l'auteur d'un ouvrage « sur le vide. » *C. Pope* traduisit de l'allemand une physique populaire, dont le but principal est de combattre les superstitions des chasses ignorantes. *Th. Eliades* traduisit la chimie de Fourcroy, et *Coumas* celle d'Adet.

Les ouvrages historiques sont rares dans cette époque : Tout préoccupés de leur propre patrie, les Grecs en apprenaient l'histoire ancienne dans Plutarque et dans Thucydide, qui sont les premières étapes de leur éducation. Quant à l'histoire moderne, dont les pages sont muettes sur le sort de la Grèce, ou n'en racontent que le triste esclavage, son étude ne les touchait pas de près, ou bien elle leur était pénible. Cependant quelques traductions de livres historiques ne sont pas tout-à-

fait indignes d'être mentionnées. *Coumas* a écrit une « histoire universelle » en douze gros volumes, composée d'après l'histoire de Schneider. Elle pèche surtout par son style un peu gauche et pesant, et par la prétention pédante de l'auteur d'helléniser tous les noms propres modernes, qu'il défigure ainsi au point de les rendre impossibles à reconnaître. *Coumas* est aussi l'auteur d'une « Chronologie. » *J. Condos* de Corfou a également publié un « abrégé de l'histoire universelle. » *Gr. Paliouritis*, professeur à l'école de la colonie grecque de Livourne, a écrit une « histoire de la Grèce » en deux volumes, et une « Archéologie grecque » en un volume, deux ouvrages qui ont rendu de bons services à la jeunesse studieuse de la Grèce. *Ath. Stageirite* est l'auteur de « biographies » des grands hommes de l'antiquité, d'une histoire de l'Épire, et d'une Mythologie très-estimée, en trois volumes, qui porte le titre d'« Ogygie. » Une autre Mythologie en un gros volume, orné de gravures, intitulée le « Panthéon, » est l'ouvrage de *Ch. D. Meydanus* de Macédoine. *Perrhaebos*, qui s'est plus tard distingué dans la révolution grecque, a écrit une histoire en deux volumes des « guerres des Souliotes » contre Ali-pacha. Ce premier essai d'une histoire nationale, plein de détails curieux sur cette poignée de Grecs intrépides, qui en affrontant la mort ont toujours su préserver leur indépendance, n'a pas peu servi à entretenir dans toute la nation l'élan d'enthousiasme qui a bientôt éclaté en actions glorieuses. Le moine *Constantius*, depuis patriarche œcuménique, homme d'un vaste savoir, a écrit une « description archéologique de Constantinople », une « archéologie d'Alexandrie », et a traduit du latin les « Antiquités homériques ». *Philippides*, a é-

crit une « histoire » très-détaillée « de la Romanie », et de l'origine de ses habitans ; *Dionysiaki* une « histoire de la Valachie », et *Photinos* un autre ouvrage traitant du même sujet. Les provinces Daces intéressaient les Grecs au plus haut point, non seulement à titre de colonies, mais aussi comme le pays où ils exerçaient leur autorité, et où leur centre d'activité avait été transféré. *Spyridion Papadopoulos* a composé une histoire des guerres entre les Turcs et les Russes; et *Cyprien*, archimandrite, et plus tard évêque métropolitain de Chypre, une histoire détaillée de cette île.

Parmi les ouvrages historiques traduits, on peut citer l'histoire de Milliot, traduite par *Gr. Constantas*; celle de « Rollin » par *G. Cancellarius*; les deux premiers volumes ont seuls paru; l'histoire Grecque de « Goldsmith » en trois volumes, traduite par *D. Alexandrides*; un « abrégé de l'histoire universelle » traduit du Français par *L. Antoniadés*; une « histoire de la Grèce » en quatre parties, traduite de l'anglais par *B. Papa-Euthymios*; en outre « C. Nepos » par *Vlandi*, qui traduisit aussi les « *Metamorphoses d'Ovide* » et une « histoire de Napoléon, » écrite en italien; « *Trogus* » par *Philippide*; « *Eutropius* » par *Douca*; Montesquieu, « de la Grandeur et de la décadence des Romains, » par *G. Emmanuel*, « *Voltaire*, a histoire de Charles XII, » par *Tzigara*, « *Robertson*, histoire de l'Amérique » par *Vendoti*; « *C. Tiller*, histoire de la révolution française », traduite de l'allemand, par *D. Phasli*. *N. Scouphos* traduisit dans un style très-élegant un abrégé en deux volumes de « l'histoire de littérature de Schœll; » et *Capétanaki* la géographie bien connue de Gaspar.

Nous avons déjà fait observer que les sciences d'appli-

cation n'étaient pas du domaine de la littérature de cette période. La Grèce possédait des médecins très-habiles et très-instruits; mais ce n'est pas dans leur pays, privé d'universités, d'hôpitaux, d'administration même, c'est aux grandes capitales de l'Europe civilisée, c'est dans les ouvrages de leurs grands professeurs qu'ils puisaient toute leur science. Dans leur propre langue ils devaient se contenter de ceux d'Hippocrate. Aussi ne pouvons-nous citer en fait de livres traitant de médecine, qui aient été publiés dans cet espace de temps, qu'une « diététique » avec une « histoire de la médecine » par *Const. Michel*, livres destinés à l'usage populaire, ainsi qu'un « traité sur les substances vénémeuses » de *Démondi*, traduit de l'italien par *G. Carouso*. « *L'Antipianacée*, » ou traité des causes qui rendent les maladies incurables, et une traduction de l'Anthologie médicale de *Mesger*, sont dues à *Anastase Géorgiades Leucias*, un médecin d'un vaste savoir, qui écrivait en grec-ancien la prose avec l'élégance de *Lucien*, et des vers que les poètes de second ordre n'auraient pas désavoués.

Dans le domaine de la politique, il est tout naturel que nous ayons encore moins de travaux à signaler. Une traduction du « discours de Rousseau sur l'inégalité des hommes, » par *S. Valéas*, peut être citée plutôt pour la beauté du style, que rivalise avec celui de l'original, que pour l'influence qu'elle a pu exercer sur la conscience politique de la nation. La traduction du « code commercial de la France » par *Th. R.*, a été dictée par la nécessité qu'imposait aux Grecs le développement considérable et la prospérité croissante de leur commerce, et par le besoin qu'ils sentaient, ainsi que tout peuple mûr à la civilisation, de régler leurs relations par des lois.

Corai, pressentant le changement prochain des destinées de son pays, y voulut contribuer entre autres par une excellente traduction du fameux ouvrage de « Beccaria, sur les délits et les recompenses, » et ce livre exerça la plus grande influence sur les idées du peuple qui sa levait pour reconquérir ses droits. Enfin un ouvrage anonyme sur l'état politique des îles Ioniennes, a été inspiré par l'enthousiasme avec lequel tous les Grecs ont salué l'émancipation de ce coin de leur terre, qui leur paraissait le prélude de la délivrance de leur patrie générale.

Aux livres utiles produits pendant cette époque, il faut ajouter ceux qui traitaient d'éducation, et qui étaient pour la plupart imités des ouvrages de ce genre les plus estimés de la France et de l'Allemagne. De ce nombre sont une « Pædagogique » du moine *Catonas* d'Andros. Le « magasin des enfans » en plusieurs volumes, contenant un recueil de narrations utiles et agréables, propres à former l'esprit de l'enfance; « l'icônologie de Bertuch, » un magnifique recueil en douze volumes de gravures d'objets tirés de l'histoire naturelle et d'autres sujets curieux, traduite par *Capetanaki*; un « guide de la vie » par *D. N. Darvaris*.

Enfin une époque où le peuple grec s'éveillait avide d'instruction et de connaissances, ne pouvait se passer de journaux, ces puissants organes de la circulation des idées. Aussi depuis 1810 jusqu'en 1821, en parut-il plusieurs, dont un seul, publié à Vienne, reproduisait, sans commentaire aucun, les nouvelles du jour contenues dans les journaux officiels de l'Autriche; car la Grèce n'avait pas encore ressuscité à la vie politique, à laquelle les journaux

servent d'agents, du laboratoires, et d'aliment quotidien. Tous les autres étaient consacrés à la littérature, et servaient à instruire, à éclairer le peuple, et à le rendre plus propre à parcourir la carrière qui s'ouvrait pour lui. Ces journaux étaient « l'Abeille, » la « Calliope, » la « Minerve, » l'« Iris, » le « Mercure littéraire. » Ce dernier était un recueil remarquable, et comptait parmi ses collaborateurs des hommes d'une grande érudition.

Telle était l'émulation excitée à cette époque chez tous les Grecs par le sentiment intime, ou plutôt pour le plus grand nombre, par l'instinct qui leur révélait la grande œuvre qui se préparait, que souvent, à Constantinople surtout, où l'éducation soignée et l'instruction étaient plus communes aux classes les plus aisées, les dames elles-mêmes s'empressaient de porter le tribut de leurs travaux littéraires sur l'autel de la patrie. Ainsi la jeune et belle princesse *R. Soutso* traduisit-elle les « conseils à ma fille, par *M^{me} Dalemberg*, » et sa cousine, *M^{me} C. Valetta*, les « dialogues de Phocion par *Mably* ».

(La suite prochainement.)

A.

La Banque Nationale de Grèce.

—0000—

Parler de la Banque Nationale de Grèce, des services qu'elle rend au pays depuis sa fondation, ainsi que de ses progrès malgré les conditions défavorables dans les-

quelles s'est trouvée la Grèce, surtout dans ces dernières années, c'est rendre hommage à un illustre philhellène.

Les services signalés rendus par M. Eynard à la révolution grecque sont généralement connus. Ce qu'on sait moins, et ce qui pourtant est un de ses plus grands titres à la reconnaissance des Hellènes, c'est qu'il a puissamment contribué à l'établissement de la Banque, dont il est le principal fondateur.

En fondant un établissement de crédit en Grèce, on avait surtout en vue de favoriser les intérêts agricoles. Tels étaient les vœux du pays, et telle était aussi l'intention du Gouvernement. En effet, d'après les statuts, la somme employée en prêts hypothécaires ne doit pas dépasser les trois quarts, mais ne doit pas non plus être inférieure aux deux tiers du capital effectif de la Banque.

Par cette disposition, on avait en vue de favoriser d'abord l'agriculture et la propriété en général, en affectant la différence entre le tiers et le quart du capital, à l'escompte des effets de commerce.

Le capital de la Banque est de 6,000,000 de drachmes, divisé en six mille actions, totalement réalisées, et qui sont cotés aujourd'hui à 1200—1210 drachmes, le dividende non compris.

Les billets au porteur sont divisés en coupures de 100, 25, et 10 drachmes.

Des bornes salutaires, suggérées par un esprit de prudence très-louable, ont été mises à l'émission des billets: nous n'avons qu'à transcrire en son entier l'act. 36 des statuts, ainsi conçu.

« L'encaisse métallique de la Banque ne doit jamais être

» au dessous du tiers de son passif, en billets et comptes courans, exigibles à vue.

» Le reste de son passif sera représenté dans la caisse » par des Effets de commerce ou obligations, dont l'échéance ne devra pas excéder trois mois, et dont une au moins des signatures sera celle d'un négociant ou d'un » banquier.

» Le total des sommes dues par la Banque, après déduction de l'encaisse, pour les billets en circulation, pour les sommes reçues en compte courant et pour toute autre dépôt de fonds, ne dépassera pas le montant de » son capital.»

Les opérations de la Banque consistent:

1. En prêts sur hypothèque d'immeubles, remboursables par voie d'amortissement semestriel.
2. En prêts sur gages de matière d'or et d'argent.
3. En avances en compte courant, soit sur hypothèque d'immeubles, soit sur dépôt d'effets de commerce.
4. En escompte de lettres de change et billets de commerce.

Enfin la Banque admet en compte courant des dépôts avec ou sans intérêts. Ces derniers sont remboursables à vue, mais les premiers après un délai à partir du jour où le dépositaire manifestera l'intention de les retirer. Ce délai, d'un mois d'abord, a dû, par suite de la grande affluence de dépôts dans ces derniers temps, être porté à six mois.

Les intérêts des prêts remboursables par voie d'amortissement et des prêts sur gages sont de 10 pour cent par an. Les avances en compte courant portent intérêt de 9 pour 0/0. Le taux de l'escompte, dont le maximum a

été fixé par les statuts à 8 pour 0/0, s'est trouvé abaissé aujourd'hui à 6 pour cent. Les intérêts que la Banque paie sur les dépôts, ainsi que sur les sommes versées dans la Caisse d'Épargne, ne dépassent pas le taux de 5 pour cent.

La Banque eut à essuyer de rudes épreuves en 1848, et une Loi dut suspendre le remboursement à présentation de ses billets. Mais elle en sortit, et sut, dans l'année même, et avant le terme fixé par la Loi, reprendre le remboursement des billets.

Pendant ces dernières années, des circonstances malheureuses, qui ont eu une influence fâcheuse sur l'agriculture et le commerce, n'ont pas permis aux affaires d'arriver au degré de développement auquel elles avaient atteint avant 1848. Aussi les dividendes ultérieurs de la Banque n'ont pas dépassé, pas même atteint la limite à laquelle ils étaient arrivés avant cette époque. Ces causes sont principalement, outre les dégâts occasionnés aux plantations de diverses localités par l'hiver rigoureux de 1850, la maladie des vignes en général, qui depuis quatre ans, détruit presque tout le revenu des vignobles à raisin de Corinthe, ainsi que le mauvaise récolte de la dernière année. Ces deux causes, en appauvrissant le pays, ont occasionné une stagnation dans les transactions commerciales.

Néanmoins, depuis le 1^{er} Semestre 1849 jusqu'au 1^{er} Semestre 1854 inclusivement, les dividendes ont été de 8 1/2 à 9 1/2 pour cent par an (il avait atteint 10 et 1/2 pour cent en 1847), et le système de prudence, consacré par les Statuts, et adopté par l'administration de cet établissement, a fait augmenter son crédit de jour en jour.

Mais outre les causes qui ont occasionné un ralentissement des affaires, d'autres circonstances malheureuses, et notamment l'inaction de la marine marchande et surtout le choléra, qui a sévi tour à tour au Pirée, à Syra et surtout à Athènes, avec une violence effrayante, ont tellement paralysé les transactions, que le dividende de la Banque, pour le 2^e Semestre 1854, n'a atteint que quelque chose de plus de 7 et 1/2 pour cent par an.

Cette diminution du dividende a encore une autre cause: ce sont les intérêts que la Banque a dû payer pour les dépôts qui, pendant ce dernier semestre, ont atteint un chiffre très-considérable. Cette affluence est due précisément à la stagnation des affaires, et honore la Banque par la confiance qu'elle inspire aux capitaux disponibles.

Dans le Bilan général au 31 Décembre que la Banque vient de publier, nous relevons les chiffres suivants.

A C T I F.	
<i>Caisse en espèces métalliques.</i>	Dr. 3,835,799.68
<i>Portefeuille d'Escomptes</i>	» 1,698,559.56
<i>Avances en Cr^{tes} Cour^{tes} sur effets de commerce</i>	» 1,809,524.80
<i>idem idem sur hypothèque</i>	» 2,380,539.42
<i>Prêts sur hypothèque</i>	» 1,875,615.78
<i>Comptes divers des correspondans à l'étranger</i>	» 827,726.47
P A S S I F.	
<i>Capital réalisé</i>	Dr. 6,000,000.
<i>Fonds de réserve régulier</i>	» 278,400.

<i>Profits et Pertes</i> solde à nouveau, for- mant une seconde reserve ex- traordinaire.	Dr.	114,995.74
<i>Billets au porteur</i> en circulation.	»	2,884,545.
<i>Dépôts en C^{tes} Cour^{tes}</i> sans intérêts	»	499,630.12
<i>idem id.</i> avec intérêt de 4 1/2 jusqu'à 5 pour cent.	»	2,329,370. 2
<i>Caisse d'Epargne</i>	»	323,619.24
Ainsi, à la fin du semestre, l'encaisse métallique de la Banque dépassait de Dr. 950,000 environ, les billets en circulation.		
<i>Le passif général</i> de la Banque, ou- tre les billets en circulation de.	Dr.	2,884,545.
Se compose de dépôts en compte courant avec et sans intérêts et		
<i>Caisse d'Epargne</i>	»	3,152,619.38
<i>Dividendes échus</i> et antérieurs non réclamés	»	244,392.85
<i>Autres dépôts</i>	»	25,451.41
<i>Traites à payer</i>	»	28,440.19
		<hr/>
		6,335,448.83

Voyons maintenant si la Banque est dans les conditions voulues par les statuts qui, outre l'encaisse métallique, n'admettent que des effets ou obligations d'une échéance qui ne devra pas excéder trois mois, pour représenter le passif.

<i>Encaisse métallique</i>	dr.	3,835,799:68
<i>Effets en portefeuille</i> , d'une échéance ne dépassant pas trois mois: <i>éscomptés</i>	»	1,698,559:56
		<hr/>
à réporter	dr.	5,534,359:24

réport	dr.	5,534,359:24
dépôts pour garantir les avances en compte courant	»	1,809,524:80
		<hr/>
ci dr.		7,343,884: 4

N'omettons pas que la Banque possède dr. 827,726:47 entre les mains de ses correspondans de Paris et de Londres, sur les quels elle peut disposer à toute heure;

Ajoutons aussi qu'elle possède un Fonds de réserve de	dr.	278,400
plus une réserve extraordinaire de	»	114,995:74
		<hr/>
	»	393,395:74

C'est à dire à peu près quatre cent mille drachmes pour faire face à toute perte éventuelle.

Voici comment se justifie la confiance dont cet établissement jouit non seulement dans le pays, mais aussi à l'étranger. Mais avant de terminer, nous dirons aussi quelques mots sur les recouvremens en retard des prêts sur hypothèque.

Ces arriérés, que nous avons compris plus haut dans le chiffre des prêts sur hypothèque, figurent au bilan dernièrement publié pour la somme de dr. 621,792:41. C'est un chiffre très-important, et pourtant il n'y a là rien qui puisse inspirer une inquiétude sérieuse.

Déjà, dès les premières années de sa gestion, la Banque avait un arriéré sur les obligations hypothécaires. C'est que d'abord, il est impossible d'exiger de cette classe de débiteurs l'exacte ponctualité qu'on apporte au paiement des effets de commerce. Les débiteurs hypothécaires sont disséminés sur tous les points du territoire du Royaume

Grec, et la plupart ne font leurs envois que le lendemain, ou quelques jours après celui de l'échéance. D'autres, demandent et obtiennent des délais plus ou moins longs, car il y en a plusieurs qui réalisent leurs revenus à des époques qui ne correspondent pas avec les échéances de leurs obligations. Voici la première cause de l'arriéré. A cela il faut ajouter tout naturellement les arriérés provenant de mauvaises affaires des débiteurs, et parfois aussi de la mauvaise foi. L'administration de la Banque a toujours préféré user d'une sage tolérance envers les premiers, non seulement pour éviter les longueurs des poursuites judiciaires, qui donnent lieu à des oppositions et à des procès interminables, mais aussi parce que ce système lui a bien réussi, presque tous les débiteurs de cette catégorie, étant parvenus, par leur travail, à servir par la suite exactement les intérêts et l'amortissement de leurs dettes. Mais elle a dû user de moyens de contrainte contre les autres, et ces poursuites ont donné lieu à des procès, ce qui fait que les arriérés de ces débiteurs s'accroissent jusqu'à l'issue du différend.

A ces causes, il est veu s'en ajouter bien d'autres. La maladie des vignes a privé, pendant quatre années consécutives, les planteurs des vignobles de raisin de Corinthe, de tout produit. Or, presque tous ceux d'entre eux qui étaient débiteurs de la Banque, ont été forcés de suspendre, déjà dès la seconde année de la maladie, le paiement des intérêts et de l'amortissement. Il ne restait à la Banque d'autre alternative que d'user de rigueur, et d'exproprier ces débiteurs, ce qui, outre l'odieuse d'une pareille mesure, l'aurait exposée à des pertes certaines, les vignobles hypothéqués ne trouvant pas

aujourd'hui d'acheteurs, soit à cause de la maladie, soit aussi à cause de la pénurie où se trouve le pays, précisément parce que son produit le plus important, le raisin de Corinthe, lui a manqué, ou bien d'attendre, en accordant des délais, et en augmentant ses suretés par de nouvelles hypothèques sur d'autres propriétés des débiteurs rétardataires.

Le manque général de récolte de l'année 1853 n'a pas peu contribué à augmenter encore les arriérés.

Nous avons vu plus haut que la Banque, tout en accordant des délais, ne manque pas d'accroître ses suretés en prenant de nouvelles hypothèques partout où cela est possible. Aussi pouvons nous affirmer que malgré la dépréciation passagère des vignobles de raisins de Corinthe, la Banque, qui ne prête que sur le tiers de la valeur vénale des biens, est entièrement garantie pour ses créances hypothécaires. De l'autre côté l'arriéré est un capital productif, car les obligations hypothécaires qui forment cet arriéré portent intérêt à partir du jour de l'échéance jusqu'au paiement. Tous ceux qui ont obtenu des délais ont payé de très-bonne volonté ces intérêts, et toutes les fois qu'on a eu recours à la justice, non seulement les tribunaux les ont toujours adjugés, mais encore il n'y a jamais eu contestation sur ce point, même de la part des débiteurs les plus récalcitrans.

Après ce qui précède, on peut conclure que l'arriéré de la Banque n'est réellement qu'un capital productif, et qui est presque totalement aussi bien garanti que toutes ses autres créances hypothécaires.

D'ailleurs, si même quelques pertes étaient à craindre, et nous sommes certes loin de prétendre le contraire,

car la Banque en a déjà subies, n'avons nous pas vu plus haut qu'elle a eu la sage prévoyance de créer une réserve de dr. 400,000 pour faire face à tout événement.

Nous avons exposé plus haut les bases solides sur lesquelles repose le crédit la Banque. Elle a déjà rendu de grands services au pays, ceci est incontestable, car elle a puissamment aidé l'agriculture; elle a offert au commerce, par ses avances en compte courant, un fonds de roulement qui facilite les affaires. Elle a contribué dès sa fondation, à diminuer le taux exorbitant des intérêts, et porté un coup funeste à l'usure. Dans ces temps malheureux, grâce au système d'indulgence qu'elle seule peut pratiquer, elle a préservé de la ruine des centaines de familles qui auraient été expropriées, si elles avaient eu d'autres créanciers; en même temps, sans parler de la caisse d'Épargne, elle a offert un asile à une foule de capitaux disponibles.

En outre, elle a soumis, il y a plus d'un an déjà, au Gouvernement les conditions auxquelles elle s'engagerait à introduire en Grèce le mécanisme du système de crédit foncier, qui vient d'être adopté en France.

La situation de la Banque, nous l'avons vu, est telle qu'elle peut, aussitôt que les affaires reprendront, venir au secours du pays par une augmentation notable de la circulation de ses billets, et son crédit est déjà assez solidement assis à l'extérieur, pour lui permettre de seconder, sur une plus vaste échelle, les nouveaux efforts que la Grèce, nous l'espérons, fera dans un prochain avenir pour le développement du bien-être matériel du pays.

Quinzaine politique du Spectateur.

—0000—

Dans notre dernière quinzaine nous annoncions la paix à la terre. Nous nous sommes peut-être trop hâtés; nous n'avons pas songé aux oracles à deux tranchants de la diplomatie, cette Pénélope astucieuse, qui défait dans la nuit ce qu'elle avait paru faire à la lumière du jour. Lorsque nous avons vu l'Autriche recommander à la Russie l'acceptation pure et simple des quatre points, et en faire la seule condition à laquelle elle interviendrait en faveur, de la paix, et que nous l'avons entendue assurer la Prusse que si la Russie acceptait ces points, elle, l'Autriche, ne se rangerait pas au nombre de ses ennemis, et qu'elle emploierait toute son influence pour écarter les difficultés ultérieures, ainsi que toute proposition peu compatible avec l'honneur de la Russie, et pour opérer un raccommodement; lorsqu'enfin nous avons vu que l'ambassadeur de Russie à Vienne acceptait purement et simplement les quatre points, nous nous sommes crus autorisés à avancer que l'Autriche ne pouvait plus en aucun cas figurer dans cette guerre, excepté par ses efforts pour l'éteindre. Mais nous n'avons pas pensé alors qu'après avoir proposé l'acceptation des quatre points, il lui restait encore à proposer celle de leur explication, et qu'il y avait là un nouvel écueil capable de détruire tout espoir de raccommodement. On sait qu'une note collective, concernant cette explication, a été signée à Vienne par les représentans des deux puissances occidentales et

par le Ministre des relations extérieures d'Autriche, et communiquée au Prince Gorthacoff, qui a dû en référer à l'Empereur.

Le contenu de cet acte n'a pas encore été rendu public; mais nous avons entendu les ministres d'Angleterre déclarer du haut de la tribune, que par l'un de ces points ils entendaient exiger de la Russie de livrer Sévastopol, ses forteresses de la côte de la mer Noire, et sa flotte. Il est évident que les instructions qu'ils ont données à leur représentant à Vienne ne pouvaient s'écarter de ce qu'ils avaient promis au peuple anglais, et l'Autriche a signé à ce sujet un acte collectif avec ce représentant. Or, si l'on dit à la Russie qu'on lui offre la paix pourvu qu'elle détruise sa flotte et ses forts, qu'on lui accorde la vie, pourvu qu'elle se suicide, la guerre a bien des chances de continuer avec une opiniâtreté nouvelle, et d'autant plus acharnée, que l'Autriche, malgré l'acceptation pure et simple des quatre points, et malgré tout le mal qu'elle s'est donné pour rétablir la paix, paraît y devoir prendre une part active.

Au lieu de la paix, c'est donc plutôt une guerre générale qui est à nos portes, une guerre immense, où la moitié de l'Europe va se ruer sur l'autre moitié, comme lorsque, il y a un demi-siècle, le monde civilisé se leva tout entier contre le géant de la France. L'ambition d'un seul homme qui bouleversait les empires, distribuait à son gré les couronnes, avouait vouloir faire la conquête de tout ce qui céderait à la valeur française, c'est-à-dire de la terre entière, souleva et coalisa contre lui les gouvernements et les peuples. Toute l'Europe se portait en armes vers l'occident; aujourd'hui c'est vers

l'orient qu'elle fait front. Elle déclare vouloir repousser, non plus les entreprises ambitieuses d'un homme, mais celles d'une politique persévérante, et qui ne s'est pas démentie pendant des siècles, sans se fier au dépositaire de cette politique, qui ne cesse de déclarer qu'il l'abandonne et la désavoue, et que s'il se croit le devoir de protéger les chrétiens ses corrégionnaires, écrasés sous le joug ottoman, cette protection n'implique aucun projet de conquête de la Turquie, aucun danger pour l'équilibre ou la sécurité de l'Europe. La France peut se féliciter d'avoir groupé autour d'elle cette sainte alliance qui s'était tantôt formée pour la combattre; mais à cette occasion nous croyons avoir sujet d'admirer bien plus encore son abnégation que son succès politique. Quiconque se montre disposé à céder aux autres tout ce que ses efforts lui ont valu, sans rien conserver pour soi, peut être assez sûr de trouver des amis empressés de profiter de cette disposition généreuse. La France, il faut lui rendre cette justice, animée d'un dévouement tout désintéressé, verse son meilleur sang pour un intérêt presque théorique pour elle, et pour des avantages dont elle sait que tout autre qu'elle tirera profit. A ce prix elle ne doit nullement s'étonner de trouver des alliés prêts à marcher avec elle. Sa politique traditionnelle envers l'Autriche avait été de contrecarrer cette puissance, de jouer avec elle, quant à l'Allemagne, au jeu de bascule, et de ne pas permettre que par un trop grand développement, elle pèse d'un trop grand poids sur les plus faibles états germaniques, sur lesquels la France avait aussi en sa qualité de voisine, plus d'un intérêt d'exercer une influence légitime. De plus, s'il est vrai que la Russie tient encore

le regard fixé sur la nouvelle Rome, il est aussi notoire que la France l'a pendant bien assez longtemps tenu sur l'ancienne, ou qu'elle a au moins convoité les parties de l'Italie qui sont les plus proches de son territoire. Elle en a placé la couronne sur la tête de l'héritier de son héros, elle a été longtemps le refuge et l'appui des libéraux italiens, et c'était dans son plan d'en flatter les aspirations les plus outrées. Lorsqu'aujourd'hui, sans rancune, sans esprit de jalousie, et sans arrière-pensée, elle donne à l'Autriche la main pour l'élever, lorsqu'elle lui livre le Danube et les riches contrées que baigne son embouchure, lorsque, prête, dit-on, à garantir par un traité l'intégrité territoriale de l'Autriche, elle lui livre à tout jamais l'Italie, et souffle sur ses propres rêves dans ce quartier, il est tout naturel que l'Autriche s'engage à une alliance aussi profitable. Depuis des siècles, et jusque tout dernièrement encore, l'Europe était attristée des rivalités des deux grandes puissances qui marchent à la tête de la civilisation. Comme s'il n'y avait pas assez de place au soleil de la prépondérance européenne, elles s'excluaient mutuellement, le progrès de l'une était un échec pour l'autre, son insuccès en était salué comme un triomphe. Rien de plus édifiant que les relations de dévouement fraternel qui ont heureusement succédé à ces dispositions haineuses. L'Angleterre étonnerait le monde de son ingratitude, comme a dit la prince de Schwarzenberg à propos de l'Autriche, si elle ne payait pas la France de retour, et n'entrait pas avec joie dans son alliance, lorsque celle-ci, sans profit matériel pour elle-même, offre à l'Angleterre de l'aider avec ses canons à conquérir la mer Noire; car elle n'en est pas à ignorer

que toute mer accessible, fait, par cela même, partie des possessions anglaises; lorsqu'elle détruit au prix du sang de ses soldats une flotte de second ordre, qui, unie à la sienne, pourrait un jour contrebalancer la puissance maritime des Anglais, tandis que, cette flotte détruite, l'omnipotence sur les mers ne pourra plus leur être disputée. La France exterminant donc de ses propres mains une force qui, le cas échéant pourrait se joindre à la sienne, et la rendre capable de tenir tête à celle de l'Angleterre, a droit à la reconnaissance de celle-ci, ainsi que de l'Europe entière, à l'avantage de laquelle, comme elle l'entend au moins, elle fait ce sacrifice de ses intérêts particuliers.

Cependant entre ces deux guerres si fatalement semblables, celle d'aujourd'hui, et celle que l'Europe fesait à Napoléon, il y a, outre le changement de but, une autre différence assez importante, et qui mérite d'être relevée, tant pour les causes qui ont pu la produire, que pour les résultats qu'elle pourrait avoir. Sous le premier empire, on a vu les voisins immédiats de la France, ceux qui étaient le plus directement menacés de son ambition conquérante, occuper le premier rang parmi ses ennemis. L'Angleterre, qu'un bras de mer étroit unit plutôt à la France qu'il ne l'en sépare, se voyait la plus atteinte dans ses intérêts commerciaux aussi bien que politiques, et c'est elle qui s'est mise à la tête de la croisade. L'ombre du colosse se projetait menaçante sur l'Allemagne, qui s'est levée avec enthousiasme à la guerre de l'indépendance.

Dans la circonstance actuelle, si la Russie rêvait des conquêtes, si sa puissance venait à grandir, ce seraient ses

voisins, ce serait la Prusse, l'Autriche, le Dannemark, la Suède, qui seraient les plus menacés, et auraient le premier intérêt à s'opposer à ses projets d'agrandissement. Cependant, tout au rebours de ce que nous avons vu arriver à la première guerre européenne, ces voisins, soit qu'ils s'aveuglent sur leurs intérêts, soit qu'ils ne croient pas à la réalité du danger, sont bien plus lents à prendre les armes, que d'autres peuples beaucoup plus éloignés, et beaucoup moins directement menacés par les projets attribués à la Russie. Le Dannemark et la Suède, malgré l'appas de la Finlande pour celle-ci, malgré que leurs ports soient ouverts aux flottes russes de la Baltique, s'obstinent dans leur neutralité, et ferment l'oreille à toutes les exhortations, à toutes les promesses qui leur ont été adressées jusqu'ici. La Prusse, loin de témoigner des craintes, et de se précautionner, cache même difficilement les sympathies qu'elle a pour sa puissante voisine. L'Autriche enfin ne se décide elle-même à prendre une attitude plus énergique, qu'après une année de sollicitations, et lorsque, ayant d'une main pris de la Russie une magnifique aubaine, le vrai prix du combat, elle a probablement cru dans son habileté bien reconnue, qu'il était temps de donner l'autre aux ennemis de la Russie, pour les engager à lui confirmer et à lui reconnaître son gain.

Mais enfin, quel que soit son mobile, aujourd'hui au moins, l'Autriche semble avoir pris son parti, et à moins de quelque nouvelle volte-face de la diplomatie, la continuation de la guerre paraît inévitable. Nous avons plus d'une fois dit les raisons pour lesquelles nous désirons la paix. Il nous convient que l'Europe réfléchisse à tête reposée sur ses propres intérêts et sur ceux de

monde. Nous sommes sûrs que le résultat de ses réflexions nous sera favorable. Mais nous avouons que nous sommes un petit peu optimistes. Nous nous arrangerons aussi de la guerre, puisque guerre y a. Telle est la position avantageuse de celui qui est dans le vrai, que tout événement, même celui qui est le plus contraire à ses vues, ne peut que finir par lui tourner à compte. Si la paix eût augmenté le nombre de nos amis, la guerre diminue celui de nos ennemis. De quelque côté que penche la victoire, celui qui en définitif en sera la victime, ce sont bien les Turcs. La Turquie tranquille, plongée dans sa torpeur, ignorée de l'Europe, eût pu continuer à végéter quelque temps encore. Entre les deux immenses forces qui sont aux prises, elle se trouve écrasée comme dans un étau ; et depuis qu'elle est vue de près, elle a été jugée, et elle a été condamnée. On avait pu croire qu'en déclarant la race ottomane incapable de rien fonder dorénavant ou de rien restaurer en Orient, en prétendant que l'Europe qui la soutenait se préparait des déboires, nous n'écoutions qu'un patriotisme prévenu et injuste. Des journaux salariés, des hommes dont l'amour pour les Turcs était un reflet de leur haine contre les Russes, répandaient en Europe des notions toutes contraires. L'Europe a envoyé en Orient ses plus vaillants enfants ; elle a vu par ses yeux ; elle sait aujourd'hui, et elle apprendra tous les jours davantage, ce que valent les Turcs comme administrateurs, comme agriculteurs, comme industriels, comme commerçants et comme guerriers. On n'a qu'à parcourir dans les journaux anglais ces lettres empreintes du cachet de la vérité, car elles sont l'expression naïve des impressions de braves fils de la guerre, qui

s'éparchent vers leurs relations et leurs amis les plus intimes, et ne s'adressent pas au public, pour y voir le mépris que les troupes européennes sentent pour leurs indignes auxiliaires, qui ne savent ni travailler ni se battre, et qui leur sont un embarras bien plutôt qu'une ressource.

Il n'y a pas d'officier, pas de soldat de l'armée d'Orient, qui ne soit aujourd'hui convaincu qu'un peuple aussi profondément dégénéré, et qui porte dans sa constitution physique, dans son caractère, et surtout dans son culte la source de sa dépravation, ne pourra jamais se relever assez pour servir de point d'appui à la politique de l'Europe en Orient, et qu'il ne sera jamais qu'un fléau pour les peuples chrétiens qu'il écrase, et un obstacle à l'établissement d'un ordre de choses normal en durable. Cette conviction commença à passer des armées aux pays qui les ont envoyées; elle est partagée par tous les hommes éminents qui ont parcouru la Turquie, et qui, comme L. Carlyle, quoique difficilement avec autant de talent et d'esprit, ont dit la vérité sur ce qu'ils y ont vu; et comme les sentiments peu bienveillants qu'on témoignait depuis quelque temps aux Grecs, n'étaient que le contre-coup de l'engouement qu'on éprouvait pour les Turcs, c'est avec le plus grand bonheur que nous apprenons qu'on commence à Londres à rendre plus de justice aux premiers, à mesure qu'on est plus éclairé sur les seconds, et loin d'avoir à nous plaindre de la guerre, nous lui avons au contraire la plus grande des obligations, celle d'avoir mis l'Europe à même d'apprécier par elle-même les qualités respectives des Turcs et des chrétiens qu'ils oppriment, et de décider sur lesquels elle peut le mieux fonder ses espérances pour l'accomplissement de ses vues en Orient.

Nous continuerons à suivre et à signaler les progrès de ce changement salulaire dans l'opinion de l'Europe. C'est ce qui nous importe surtout, ce qui seul nous importe. Nous savons que cet esprit de justice ne régnera surtout qu'après l'issue de la guerre, dont les épisodes émouvants sont sans un effet immédiat sur la cause à laquelle ce recueil est consacré. Aussi croyons-nous inutile de continuer ici à en faire le sujet de la *Quinzaine*, qui a été consacrée dès le principe à indiquer en quoi nos idées sur la marche à suivre pour la solution définitive de la question d'Orient, pouvaient cadrer avec chacune des phases de la politique européenne, qui, il y a un an, changeaient comme les tableaux mobiles du calléidoscope, et à montrer l'issue par laquelle, de chaque point où l'on se plaçait par un nouveau mouvement, on pourrait rentrer dans ce que nous croyions être la bonne voie. Mais maintenant, et jusqu'à ce que la guerre finisse, ou que les négociations commencent d'une manière sérieuse, la politique s'est fixée, son chemin est tout tracé, et il n'y a plus que deux seules issues, la victoire ou les traités. A moins qu'elle n'arrive à l'une ou à l'autre, nous n'avons que faire à la suivre à travers toutes les perpéties de la guerre, et jusque là nous supprimerons la *Quinzaine*.

P. S. Au moment de mettre sous presse nous recevons les journaux de l'Europe, qui nous apprennent qu'à l'étonnement général, la politique vient d'avoir un brusque revirement, que la Russie a accepté les quatre points avec leur interprétation, et que des négociations sérieuses, auxquelles l'ambassadeur de Turquie était aussi appelé à prendre part, allaient être immédiatement ouvertes à Vienne, ce qui ne devait pas empêcher les hostilités de continuer,

et même avec une plus grande intensité, et ce qui, dit-on, n'a pas empêché les Russes d'envahir de nouveau la Dobrutscha, et de prendre Dultcha et Baba-Dag. Cette nouvelle a, nous l'avouons, quelque chose qui dépasse notre intelligence. Le ministère anglais aurait-il interprété à Vienne les quatre points autrement qu'il ne l'avait fait au Parlement, ou bien l'empereur de Russie se serait-il montré si empressé à détruire lui-même Sevastopole et ses flottes? Nous souhaitons de tout notre cœur que cette nouvelle ne soit pas prématurée, et que l'empressement, un peu trop vif, pour être trop sincère, qui, à ce qu'on assure, a été montré de part et d'autre, ne soit pas un stratagème de plus de la diplomatie transcendante. Nous entrerions alors dans le domaine des débats pacifiques, où notre cause a surtout des chances de triompher devant l'Amphictionie de l'Europe, qui délibérerait sur l'intérêt commun. Dans ce cas heureux notre *Quinzaine* continuerait à suivre pas à pas les progrès des négociations.

A.